

Textes de Fabien, écrits dans le cadre de l'action

« United for a new normal », le 4 juillet 2020

Ces 2 textes se fondent sur l'espoir de pouvoir conjuguer un Etat social avec un environnement moins violenté qu'il ne l'a été jusqu'ici.

Le premier texte est d'ordre général. Le deuxième est un témoignage sur la volonté de vieillir autrement, autour d'un projet réfléchi avec une coopérative qui promeut l'économie sociale respectueuse de l'environnement.

L'idéologie nous conditionne au point qu'elle nous apparait comme la preuve d'un monde radieux, où le soleil brille pour tout le monde. Au comptable, il suffit de lire le rapport trimestriel aux actionnaires, d'imprimer les cours de la bourse. Son médecin, Milton Friedman, prend le pouls de la main invisible du marché : un jour au plus mal, un autre se portant mieux. Pour le guérir, une stratégie, la stratégie du choc (coup d'Etat ou typhon) pour privatiser les services publics. Bientôt, l'argent qu'on ferait ruissellerait, comme les rayons du soleil, sur tout le monde. Or, ce qui ruisselle, ce sont les factures dans les boites aux lettres car, en réalité, l'idéologie marche sur la tête.

Mais, à la colère sociale, s'ajoute l'inquiétude. L'exploitation, la production et la consommation des énergies fossiles menacent l'équilibre, fragile, entre la Terre et le Ciel.

Des sécheresses succèdent aux vagues de chaleur, le niveau de la mer monte, des espèces disparaissent. La température des grottes a augmenté d'un degré sur toute la surface du globe. Pourtant, l'émission d'énergie du soleil n'a pas varié.

Dans une plage minuscule qui compte neuf ministres de la santé, il a manqué de cohésion nationale pour organiser la gestion de la pandémie. Une aubaine pour un virus. La crise sanitaire a montré combien les plus nombreux d'entre



nous doivent à une poignée : infirmières, éboueurs, caissières, magasiniers, puéricultrices, aide-soignant.e.s,... mal payés et méprisés. Mais les actionnaires, les CEO ou leurs cadres supérieurs, où étaient-ils ? Eux, dont le travail est le moins nécessaire – et le plus nuisible – sont ceux qui continuent de profiter des chocs. La compagnie aérienne Delta Airlines (qui ne s’acquitte d’aucun impôt) est refinancée par l’Etat. Un parti politique veut encore plus de flexibilité. Mais la rationalisation extrême des hôpitaux et des homes conduit le personnel soignant à l’épuisement ; et les personnes âgées à plus de fragilité. Il n’est pas normal que le budget de l’Etat soit financé par les impôts sur le travail et la consommation, à peine par les entreprises.

Confinés, nous avons appris à composer avec un temps qui n’est pas de la même espèce que le temps mesuré par les horloges des gares. Chaque jour a été identique à celui de la veille et pareil au suivant. Et comme c’est toujours le même, on pourrait parler d’un temps dilaté où deux secondes pouvaient nous paraître tout aussi infinies. Le paradoxe de ce temps qui pouvait nous paraître tout aussi bien long que court, sorte de montre molle qui donne au temps une image immobile à l’éternité mouvante. Dans ce temps, avons-nous eu besoin de ces monstres de calandre et de caoutchouc ?

Mais un président d’une république a déclaré que dans le monde d’après, il faudra travailler davantage. Mais travailler plus ne pose pas de problème particulier : il suffit de partager le temps de travail entre celles et ceux qui travaillent, avec ceux et celles qui ne connaissent que le chômage de masse.

Entre 1940 et 1945, il a fallu créer une économie de production plus importante que celle de l’ennemi pour espérer remporter la guerre mondiale d’anéantissement et d’autodestruction que se livraient les belligérants. Sommes-nous toujours en guerre ? Avons-nous toujours besoin d’un PIB ? Pourtant, l’idéologie demeure obsédée par la croissance. Les cures d’austérité imposent de réduire les budgets, sans considérer que, pour un euro investi dans les institutions culturelles, telles les Beaux-Arts, il en rapporte deux euros. L’heure n’est-elle pas venue de reconsidérer nos préjugés sur l’économie de la culture ?

Des décisions prises par un superkern ont surpris plus d'une actrice ou d'un acteur sur qui on faisait peser les décisions. S'il est difficile aux dirigeants de perdre leurs réflexes autoritaires, l'heure n'est-elle pas venue pour une démocratie participative ? Car la politique d'un Etat est trop complexe pour en laisser le soin aux seuls élus.

Dans le monde d'après, ne devrait-on pas abandonner les chantiers pharaoniques, telles les centrales nucléaires car, à ce jour, on ne sait que faire des déchets de cette énergie.

L'ordre, c'est le désordre moins l'ordre. L'industrialisation de la punition, à l'exception des pays nordiques, a conduit à surpeupler les prisons. La justice doit primer sur l'ordre, cet ordre que les juges maintenaient au Congo au moyen d'un fouet à lanières nouées : la chicote. Yorubas, Bas-Kongos, Lunda, Dogons (avant qu'on ne les appelle des « noirs ») peuplaient les dix mille royaumes d'un continent qu'on appelle aujourd'hui, l'Afrique noire.

La comptabilité macabre des victimes due à la pandémie nous a fait redécouvrir la carte du monde. Profitons-en pour redessiner le monde. Dans la peinture chinoise, il faut posséder les rides pour exprimer la montagne, des rides qui ont, chacune, leur relief particulier, rides aux « nuages enroulés », « taillés à la hache », « Pierre d'alun », « fagot emmêlé ». Que l'on examine tout la portée du trait de pinceau : L'infinité des principes qui s'y trouve, qui embrasse l'universalité des êtres, comme dans le processus qui fait que le ciel engendre ce que la terre, ensuite, accomplit. Car toute la nature est vivante, non point mécanique ou stupide. Et se réconcilier la nature, c'est se réconcilier avec notre espèce.

Au cœur d'un quartier situé non loin de l'exposition universelle de 1905, j'habite un petit appartement. Dans la chambre, la peinture du plafond s'écaille. Parfois, un morceau se détache, voletant avant de tomber sur le parquet, le tapis ou le lit. Près de la fenêtre qui donne sur une vaste cour où



l'on voit des ateliers, une zone au bord du fleuve et des arbres, tilleuls et lilas, au salon, une partie du plafond s'est effondré, bouche grimaçante sur un masque sans visage. Dans la cuisine, le faux-plafond menace de s'effondrer. Par endroits, on devine le plafond d'origine. Donnant sur une petit cour, un gond de la porte-fenêtre a cédé. Dans cette petite cour située au premier étage, le mécanisme pour abaisser l'auvent, pour se protéger du soleil de l'après-midi est définitivement bloqué.

Au salon, la grande fenêtre à guillotine ne peut plus être ouverte, scellée, dirait-on à jamais. Quand le vent se lève, et s'il est assez puissant, la tenture est fouettée et les jolis battants des portes-fenêtres aux couleurs bleu-roi claquent, et font trembler les vitres.

Dans la salle de bain, il n'y a plus de chauffage. Souvent, le matin des jours d'hiver, je me lave avec quelques degrés au-dessous de zéro.

Ce petit appartement est un palais de courant d'air. J'aimerais bien déménager, mais pour aller où ? Les propriétaires exigeront des garanties financières que je ne peux leur fournir.

Scandalisés par la situation des homes où, parfois ou souvent, l'on ne consacre qu'un temps très maigre, huit minutes tout au plus, le soir aux personnes âgées (et bien qu'on ait enregistré la disparition de nombre d'entre elles due à la pandémie, au vrai, ces morts l'ont été de désespoir et dénutrition), ça et là, on s'organise, et manifeste de vieillir autrement. Geneviève porte un projet réfléchi avec la coopérative Novacitis, qui promeut une économie sociale, et conçu sur le problème de la vieillesse, autour d'un habitat groupé et solidaire avec une maison médicale pour partenaire, afin d'éviter le placement dans une institution spécialisée : projet baptisé « Nové Vis » (nouveaux vieux). Les plans ont été dessinés sur une ancienne pépinière que la ville souhaite vendre, intégrant un magasin en circuit court. Pour conserver au quartier son caractère de mixité sociale, le projet prévoit l'accueil à des personnes aux revenus modestes.



Pour éviter le problème de l'héritage, nous avons souhaité obtenir de la Ville un bail emphytéotique afin de pérenniser le projet. Mais la ville a besoin d'argent, et mis le site en vente. J'ai transféré à Geneviève la décision de l'échevine qui aussitôt a pris contact avec Novacitis.

Nous nous déconfinons petit à petit. J'ignore quand reprendront nos réunions avec la maison médicale et le comité de quartier. Quoiqu'il en soit, Novacitis ne souhaite pas enterrer le projet. S'il le faut, nous nous mettrons en quête d'autres lieux.